

Benoit R. Sorel

La jeune fille
sur le chemin bleu

Benoît R. Sorel

La jeune fille sur le chemin bleu

Bleuet a dix-sept ans et elle n'aspire qu'à la liberté. Navrée par sa famille conformiste, elle prend la première grande décision de sa vie : partir !

Elle entame un chemin sur lequel elle rencontre des personnages inquiétants et un vieillard énigmatique, mais surtout : personne.

Croyant être arrivée au terme du chemin, Bleuet apprend que son pays s'est effondré. Mais il n'est pas trop tard pour le sauver. Elle se remet en chemin pour libérer sa famille et le pays entier, de la soumission à une idéologie commerciale et technique qui l'a mené au bord du précipice.

" La jeune fille sur le chemin bleu " est une nouvelle qui allie développement personnel et révolution politique.

Benoît R. Sorel

**LA JEUNE FILLE SUR
LE CHEMIN BLEU**

LA PREMIÈRE DÉCISION

« Des ténèbres à la lumière ». Ou bien « À travers les champs, la liberté ». Ou encore « Du passé triste au futur joyeux ». Ou pourquoi pas, simplement, « Tous libres » ?

Bleuet n'arrivait pas à se décider sur le nom de son plan. Mais c'était bien la dernière fois qu'elle serait indécise. Cela la faisait sourire de confiance. Ce sont ses indécisions qui étaient à l'origine de son périple. À l'école, elle en avait eu marre de ne pas savoir se décider. Devait-elle être une bonne élève ? Ou une mauvaise élève ? Une intellectuelle qui vit dans les livres et la raison ou une fêtarde qui vit dans les habits et l'apparence ? À la maison, devait-elle être la gentille fille à papa et maman, qui range chaque jour sa chambre ? Ou la rebelle qui n'en fait qu'à sa tête et s'habille comme elle veut ?

« Aïe ! ». Ça y est, sa chaussure droite venait de rendre l'âme. Elle s'y attendait, mais elle n'avait pas pu se décider avant de partir, entre garder sa vieille paire de ballerines ou chausser ses « briques à crampon ». Ces énormes chaussures étaient le cadeau de celui qui se prétendait son petit ami. Il faisait un apprentissage en maçonnerie et ne jurait que par les chaussures de sécurité. Bleuet s'assit simplement au milieu de

la route, pour libérer son pied et considérer les dommages. Elle retourna la ballerine et un petit gravier en forme de pyramide en dégringola. Sa pointe s'était enfoncée dans la pulpe tendre du pied, assez pour la faire saigner un peu. Rien de bien méchant, mais Bleuet était surprise que ça lui fasse aussi mal. Un vulgaire petit caillou ! Elle considéra la ballerine : la semelle s'était décollée. Pfff ! Pas de chance, ma plante, se dit-elle à elle-même.

Le ciel était bleu, et la route était noire. Le bitume fondait par endroits, se transformant en colle forte. Les semelles de ballerines n'étaient tout simplement pas conçues pour résister à l'arrachage par de la colle. Mais oui ! Et si je réparais la semelle avec ce fichu goudron ? Mais non ! Ça ne tiendra jamais. Je suis encore trop loin de la capitale. Les yeux de Bleuet allaient des chaussures au goudron puis au ciel. Puis au goudron et aux chaussures puis au ciel à nouveau. Le ciel était beau et bleu. Et Bleuet se mit à pleurer.

C'était il y a une semaine, seulement. La seule vraie décision qu'elle avait prise, la seule, et voilà que le monde s'effondrait juste à ce moment-là ! Et elle n'avait rien vu ni rien entendu. Elle en avait juste marre de ne pas savoir se décider. Elle avait ressassé ce ras-le-bol sans interruption depuis le début de l'année. À ces souvenirs, Bleuet se ressaisit. Ses larmes stoppèrent. En fait, elle était partie alors qu'on n'était sûr de rien. Une crise financière, ce n'était rien de sensationnel, rien d'exceptionnel. Bleuet avait donc simplement pris son sac à dos, une culotte et un soutien-gorge de rechange, un T-shirt, un pull, une veste. Dans la poche avant elle avait fourré des biscuits bio au seigle, le genre de biscuit qui vous tient au

corps du matin jusqu'au soir. Et roulez jeunesse ! Pas même un au-revoir à papa et maman, ni au frangin. Elle avait quitté au petit matin sa famille, sa maison. Pour la liberté. Tant pis pour les petits soucis économiques du monde !

Sa famille ne vivait que pour et par les petits écrans. Le frangin était un boulimique de jeux en ligne, papa et maman étaient dépendants de leurs smartphones. À table, pour les repas communs, papa avait décrété que chacun pouvait utiliser son téléphone à la seule condition que les sons soient désactivés. Il avait cru bien faire, il pensait protéger ainsi sa famille de la dépendance électronique. Mais une nouvelle émission d'internet-réalité avait mis à bas ce sursaut de la raison paternelle. « Le repas est une aventure de famille » était une émission participative en temps réel, au cours de laquelle des familles s'affrontaient. Bien sûr, Bleuet hésitait. Devait-elle participer avec autant d'enthousiasme que ses parents ? Ou que son frère ? Ou devait-elle refuser de s'impliquer ? Le but de l'émission était simple : via l'interface hologrammatique de la table – une table connectée à internet évidemment – tout un tas d'objets bizarres, d'animaux, de plantes, de « choses » se matérialisaient au beau milieu de la table lors du repas. La famille qui parvenait à rester concentrée et à finir son repas remportait la victoire. C'était bien sûr diffusé en direct sur internet partout dans le pays. Et ce n'était pas facile du tout ! Parfois des chatons très mignons se matérialisaient. Maman ne pouvait pas s'empêcher de tendre la main pour les caresser, ce qui faisait augmenter les pénalités de la famille et repoussait les chances de victoire. Bleuet pensait pouvoir résister à ce genre de tentation. Un jour, une caisse à outils dernier cri, avec smartphone intégré, était apparue au milieu de la table.

Papa n'avait même pas levé les sourcils, alors qu'il voulait s'en acheter une pour Noël. Juste après, une montre en or pur avec l'effigie du rappeur le plus connu de la banlieue parisienne, était apparue. Elle n'avait pas capté l'attention de son frère, qui était pourtant un fan incondtionnel (il avait acheté, avec toutes ses économies de l'année précédente, une paire de chaussettes que le rappeur avait porté lors d'un concert). Mais quand l'objet suivant s'était matérialisé sur la table, Bleuet avait été très faible. Elle avait hésité : elle ne savait pas si elle devait ou non regarder l'hologramme d'une route, la route 66, route de la liberté. Car ce n'était qu'une route et on ne pouvait pas perdre sa concentration pour le repas à cause d'une route, avait-elle pensé. Mais l'hologramme avait viré au rouge : un point de pénalité pour le regard insistant de Bleuet ! Cette hésitation avait réduit à néant les chances de victoire de la famille. Le lendemain, ses camarades d'école l'avaient moquée. Et sa grand-mère l'avait appelée pour lui faire des remontrances.

Cet épisode navrant de la vie familiale avait poussé Bleuet à prendre sa toute première et irrévocable décision : elle devait partir ! Partir, oui, mais où ? Sa maison était située aux abords d'une ville moyenne, sise sur une montagne moyenne, à une distance moyenne de la mer. Ni trop loin mais ni trop proche. Elle n'aurait qu'à descendre, ainsi elle ne pourrait pas se tromper de direction. Parvenue au bord de la mer, elle serait à la fois loin et proche. Assez loin pour oublier cette vie navrante, assez proche pour y revenir en cas de nécessité absolue.

SOUS LES RADARS

Avant que les premières lueurs du jour ne remplissent le ciel, Bleuet était partie, ballerines aux pieds et petit sac sur le dos. Au revoir la chambre, la salle de bain, la cuisine et le salon ! Au revoir parents sans personnalité, au revoir frère soumis à l'informatique, et vive la liberté ! On était fin août, il faisait chaud et sec. Bleuet s'éloigna de la ville en empruntant les ruelles, les petites allées entre les maisons, les chemins entre les premiers champs. Pour traverser les zones des hypermarchés, Bleuet coupait au plus court. Personne ne la remarquait escaladant les murs d'enceintes des cours de réception de marchandises, personne ne la remarquait traversant les hypermarchés en rentrant par la grande porte et en ressortant par les petites portes où il était marqué en grandes lettres « strictement réservé au personnel ». Une fille de dix-sept ans éprise de liberté, ça n'attirait l'attention de personne. Les oreillettes dispensaient les ordres aux employés : « Faites ceci, ramassez cela, regardez là et là, allez plus vite, allez moins vite, prenez la marchandise place 13 étagère 27 allée 5. Déposez la marchandise place 9, étagère 15, allée 18. Allez en caisse. Souriez aux clients. Faîtes payer plus vite ». Bleuet se faufilait entre tous ces employés téléguidés, qui obéissaient à une symphonie dont ils n'avaient pas le droit de s'écarter. De même, les cha-

riots connectés guidaient les clients dans les magasins, là où leurs envies les menait instinctivement. Arrivés dans le rayon, l'écran-guidon du chariot remplissait les yeux des clients de promotions, de bonnes affaires, de « quatre pour le prix de deux ». Toute l'attention des clients était captée par ces messages. Personne ne voyait Bleuet. N'étant pas fichée « S », comme terroriste, ou « T », comme libre-penseur, Bleuet n'activait pas non plus les lunettes connectées des agents de sécurité. Ils la regardaient sortir par les petites portes sans lever le petit doigt. Elle marchait donc librement, elle voletait presque, comme un papillon au vol maladroit qui pourtant évite tous les obstacles.

Bleuet arriva devant une banque énorme. Ça lui aurait pris trop de temps de contourner la bâtisse, alors elle décida de traverser, comme à son habitude. Elle entra par la grande porte, sans même sourire à la caméra. Un terminal bancaire s'activa et lui adressa ces mots d'une voix très douce : « Par ici les sous, par ici les sous ». Bleuet ignora la machine navrante. Une seconde s'activa, projetant au sol juste devant ses pieds un message publicitaire agressif : « Banque Groupe Général, élue meilleur banque de l'année 2025. Nous gérons votre argent avec humanité et très directement. » Le message se prolongeait sur les ballerines de Bleuet : « Crédits à 0,01 % pour acheter le smartphone de vos rêves ». Zut ! Bleuet avait pris le sien avec elle ! La mini-machine allait indiquer sa position à ses parents, qui devaient déjà être partis à sa recherche. L'idée lui vint de simplement la poser sur le terminal bancaire. Ensemble, les deux machines se tiendraient compagnie, elles se mettraient à jour mutuellement, ce qui leur prodiguerait sûrement du plaisir.

Ensuite, Bleuet parcourut des yeux la pièce, qui était immense. Comme tout banque qui se respecte, il n'y avait ni bureaux ni employés. Bleuet repéra l'inévitable petite porte réservée au personnel, de l'autre côté de la pièce. Elle l'ouvrit, se retrouva dehors et la mer lui apparut, au loin. À quelques kilomètres à vol d'oiseau. À quelques heures en voiture. À quelques jours de marche. La liberté commence par un pas, et le bleu est la couleur de la liberté. Le ciel rejoignait la mer, tout au loin, formant un tout, bleu. Ce bleu lui plaisait terriblement. C'était un bleu qui refermait des bleus de toute sorte, attendant d'être découverts...

Son oreille entendit des voix. On parlait dans la banque ! Bleuet se colla contre la porte. « Un reportage éclairant, en effet. Si les conditions se maintiennent, un effondrement financier est imminent. J'espère que le terminal va me rendre mon argent. On est les premiers, il y aura assez de cash pour nous deux. » Après quelques secondes, une autre voie répondit, grave : « Mince, le terminal refuse. Il faut envoyer une lettre recommandée avec accusé de réception, au siège la banque située à Jersey, pour justifier tout retrait supérieur à cinquante euros ». « Les fumiers, éructa la première voix, ils ont tout prévu. Viens, on se casse ! Attends, tu as pris la masse ? On va lui régler son compte à ce terminal. On va se venger. Les fumiers ! Tout prévu... »

Ah, les adultes ! Bleuet soupirait. En son for intérieur, elle savait qu'ils étaient restés des enfants. Ils se donnaient une autre apparence, une aura de sérieux, mais dans leur tête le monde restait un espace simple avec d'un côté les plaisirs, de l'autre les peurs. Les adultes étaient tous sur le même bateau,

et le bateau tanguait soit dans un sens, soit dans l'autre. Et tout le monde suivait le mouvement. Pas étonnant qu'elle n'arrive jamais à se décider, quand décider revenait à suivre le mouvement ou aller dans l'autre sens ! Ce n'était pas un choix, ça !

Elle se retourna vers l'horizon bleu. Des bruits de fracas et de verre brisé résonnaient dans la banque. En route, ma fille ! La liberté t'attend.

DES QUESTIONS EN CHEMIN

Les journées de marche se succédaient, Bleuet était heureuse. C'était ça la liberté : marcher droit devant soi, passer au-dessus, au-dessous ou bien sûr à travers les obstacles, quels qu'ils soient. La première nuit, elle avait dormi dans un hangar de marchandises en provenance de Chine. L'agitation des travailleurs ne se calmait jamais, même au cœur de la nuit. Cachée dans un big-bag de peluches, Bleuet avait dormi dans le confort et la tendresse, entre Mimi la maman éléphant et Béni le petit ours. Elle s'était réveillée dans un silence inattendu. C'était curieux, tout de même, qu'aucun travailleur ne soit présent ce jour-là. Normalement tout le monde aimait travailler dans ces immenses hangars. Les marchandises arrivaient chaque jour, parce que les collections de produits étaient en permanence renouvelées. Les salaires étaient excellents, tout le monde aimait acheter les produits pas chers. Le fait qu'on pouvait en racheter un chaque jour compensait la qualité très médiocre. Mais que valaient ces considérations de qualité, quand la population était contente ? Ces considérations économiques matinales fatiguèrent Bleuet, qui venait à peine de se réveiller. Pour ne pas se rendormir dans le big-bag, et être vendue comme peluche, elle sauta par terre. Elle s'étira et sortit du hangar. Par la petite porte bien sûr. Quoi qu'elle aurait

pu prendre la grande, qui était largement ouverte.

Bleuet savait qu'elle marchait dans la bonne direction : vers la mer bleue et vers le ciel bleu. Elle n'avait qu'à suivre la pente descendante et le soleil couchant. Ce jour-là, elle traversa un champ coincé entre deux zones industrielles. Elle n'avait pas la fibre pour les plantes, mais elle remarqua que ce champ avait quelque chose d'inhabituel. Elle arriva au milieu du champ, et elle comprit : il était entouré de haies épaisses. Mais oui, Bleuet avait même dû passer à quatre pattes à travers la double rangée d'arbres et de buissons ! Ça lui avait rappelé une étrange sensation, souvenir de sa petite enfance. La suite devenait claire : après la prairie commençaient des cultures de légumes et de petits fruits. Miam ! se dit Bleuet : un champ-jardin. Je vais pouvoir cueillir de quoi manger pour aujourd'hui et demain. Elle se penchait pour ramasser un chou rigolo, tout violet et charnu, quand une voix légère la stoppa dans son geste. « Pourquoi veux-tu ce légume ? » Elle releva la tête : un vieux barbu se tenait devant elle, aussi grand et fin que sa voix était mince.

– J'ai faim, et c'est beau.

– Ah que oui, tu as raison, on a toujours raison quand on suit son instinct. Tu es venue seule, apparemment.

– Oui. J'ai décidé de partir à l'aventure, de vivre la liberté. Sans mes parents et mon frère.

– Peut-être devrais-tu faire demi-tour et les rejoindre. Il y a ...

– Il n’y a rien qui puisse attendre que je sois libre, monsieur grand et mince ! Je suis comme une plante, ou comme un oiseau, je grandis à mon rythme. À partir d’hier. Finis les conseils, les ordres, les « fais ceci, fais cela ». Fini aussi mon incertitude : je sais ce que je veux maintenant ! Et je vais manger ce chou violet !

– Bon bon, ne te vexe pas, jeune femme. Et puis, tu as certainement raison. Il ne faut pas toujours faire ce qu’on nous dit de faire. Ou ce qu’on voudra nous voir faire, sans qu’on nous le dise pour autant.

– Oui, c’est particulièrement pénible. On me fait ressentir que je devrais être comme tout le monde. Mais je sens qu’il y a quelque chose de faux. On ne me veut pas vraiment du bien, on veut juste que je sois conforme. Bleuet inspira à fond, regarda le vieux bonhomme dans les yeux ; elle savait qu’elle allait poser une question d’adulte. Et vous, vous savez pourquoi on doit être conforme à ce que veulent tous les autres ? À ce que veulent les professeurs, les parents, les publicités ?

Le bonhomme à la barbe fut surpris.

– Waouh, tu vises juste ! Je te donne... dix-sept ans à peine, et tu poses déjà les bonnes questions. Et tu as déjà les bons réflexes. Par exemple, je ne t’ai pas encore vu caresser ton smartphone, comme le font tous les adolescents « conformes » toutes les cinq secondes. Tu as compris que ça ne rend pas heureux, de caresser son smartphone ?

– Oui, ça rend... je ne saurais pas le décrire précisément,

mais je crois que mes parents et mon frère ne sont pas vraiment eux-mêmes quand ils font ça. Ils font des choses avec, mais c'est comme s'ils n'étaient pas vraiment là. Du coup, ils font des choses débiles, comme participer à ce nouveau jeu de virtualité réelle, lors des repas, vous savez ?

– Euh... non, pas du tout. Je ne sais rien. Je ne suis plus connecté depuis cinq ans maintenant. Le juge de quartier de la bien-pensance matérielle et virtuelle a même conclu qu'il était mieux pour la société que je ne me connecte plus jamais.

– Ah oui, je vois. Mais vous ne violez pas les enfants au moins ? Parce que vous savez ce qu'on dit des gens comme vous, les fichés T ? On dit que vous violez les enfants. Je cours très vite, vous ne m'attraperez pas.

– Quand on veut se débarrasser de son chien, on dit qu'il a la rage... mais non, jeune patate ! Je suis tout à fait normal, plutôt, je suis tout à fait équilibré dans ma tête et dans mon corps. Alors, pour répondre à ta question, je dirais que la majorité des gens a peur de la vie, et qu'elle se rassure quand un maximum de gens agit de la même façon. Qu'importe ce qui est fait, du moment que tout le monde le fait.

Bleuet considéra l'homme qui, supposément fiché T, n'avait pourtant pas l'air dangereux.

– Oui, ce que vous dites est logique, ajouta-t-elle. Mais comment se fait-il que vous ayez un champ et un grand jardin, ici, entre des zones industrielles ? On vous a laissé raser une usine pour construire un champ ?

Le vieux barbu s'esclaffa tant et si bien que son chapeau de paille en roula par terre.

– J'étais là avant eux ! Je crois qu'ils n'ont pas osé me faire déguerpier parce que, avant, je savais écrire et dénoncer les gens malhonnêtes. Ils ont préféré me laisser dans mon coin pour que je n'écrive pas trop de vérités qui dérangent. D'ailleurs, tout ce que tu vois là, tous ces beaux fruits et légumes qui poussent dans une terre dont je prends grand soin, je ne les vends pas.

– Évidemment ! Ça je l'avais compris toute seule. Qui achèterait des légumes non préparés aujourd'hui ?

– Tu sais que je les donne ? Que je fais du troc ? Que je vis sans toucher un seul euro, une seule carte bancaire, depuis cinq ans aussi ? Je crois qu'un jour prochain, on vivra tous sans argent, on s'en portera mieux.

– Vous n'êtes pas un peu excessif ? Il faut quand même de l'argent, pour acheter et pour vendre.

– Tu n'es pas encore aussi libre que tu le penses, lui jeta le vieillard en même temps qu'un regard noir. File d'ici, ouste ! Prends ce chou-rave, tiens voilà aussi des concombres et des tomates, et laisse-moi seul. On se reverra un jour, quand tu seras devenue libre, avant que je ne parte pour l'au-delà.

Bleuet enfourna les légumes dans son sac et quitta le vieil homme, qui semblait devenu sec et triste comme une vieille branche. Ouf, c'était la première fois qu'elle rencontrait un

fiché « T ». Elle s'en était bien sortie. Mais qu'avait-il voulu dire ? Mais si, elle était déjà libre ! Il suffit de vouloir être libre pour le devenir. Ou bien non ? Ce ne serait pas suffisant de se déclarer libre pour l'être réellement ? Elle sentit que peut-être, elle allait devoir continuer à se poser des questions, même quand elle aurait atteint son objectif, la mer. Soudain, un flash de compréhension la traversa : les « T » étaient dangereux, parce qu'ils semaient des questions dans la tête des gens. En effet...

La jeune femme traversa à nouveau une haie touffue. Elle sentit que de l'autre côté de la haie, une nouvelle étape de son voyage allait commencer.

FAIRE QUELQUES PETITS SACRIFICES

Bleuet se mit à courir. Elle traversa des usines, des parkings, d'innombrables routes, des stations de lavage pour voiture. Elle dut ensuite escalader une colline, aux pentes très raides. La terre céda sous ses pas, et des détritiques se retrouvaient exposés à l'air libre. Où était-elle arrivée ? Elle grimpa en s'aidant des mains, c'était répugnant, ça puait, ça collait. Enfin, elle arriva au sommet. Elle vit une maisonnette de style alpin. Elle vit des pylônes, avec de grands câbles tendus entre eux, qui montaient puis descendaient après avoir fait le tour d'une sorte de tourniquet.

Elle regarda plus attentivement. Mais oui ! Elle était déjà venue ici, étant enfant. C'était la piste de ski de la ville. Elle se rappelait qu'il y avait plein de monde. Mais pas aujourd'hui. Elle entendit un sanglot qui perçait le silence. Puis deux. Quelqu'un pleurnichait dans un coin. La porte du chalet de ski était entrouverte ; de là venaient les sanglots qui prenaient en volume et en énergie. Bleuet ouvrit grand la porte et la lumière éclaira un petit homme gros, engoncé dans une combinaison de sport de neige.

– Laissez-moi tranquille ! Vous pensez que je peux faire

tourner la station à moi tout seul ? Je ne peux rien pour vous, partez, allez vous amuser ailleurs ! Ici, c'est fini pour de bon, plus jamais on ne s'amusera. Finies les rigolades des enfants dans les luges, les cris des jeunes filles qui chaussent des skis pour la première fois. Oui, c'est du passé tout ça.

– Allons monsieur, levez-vous et respirez un bon coup. Dites-moi ce qui ne va pas.

– D'où venez-vous pour poser une telle question ? N'est-ce pas évident ? Vous n'avez pas encore compris ?

Le petit homme tenta de se relever. Il allait retomber par terre, mais Bleuet lui prêta sa main et l'homme pût enfin se tenir debout. Il était rigolo, car il était plus large que haut ! Sa veste de neige lui ajoutait une bonne dizaine de centimètres de tour de ventre. D'ailleurs, sur la veste et le bonnet il y avait une inscription que tout le monde connaissait : « Le VTF ». Waouh ! Bleuet fut impressionnée. Elle repensa à ses camarades de classes qui rêvaient ne serait-ce que de pouvoir toucher ces vêtements super-haut de gamme. Le petit homme devait être immensément riche.

– Et vous êtes, monsieur ?

– Je suis le propriétaire, le directeur, le gérant, le sponsor et l'actionnaire principal de la piste de ski, évidemment. Cela ne se voit-il pas ? Nous sommes en août, la station de ski devrait être pleine clients petits et grands. Elle l'était. Elle ne le sera jamais plus.

– Je suis curieuse et je n’ose pas me décider à vous poser une question ou deux.

– Je vous écoute.

– Comment fabriquez-vous la neige ? Parce que sous nos pieds, il n’y en a pas. Il y a des détritrus, le savez-vous ? Et c’est aussi vous qui avez inventé les VTF ?

Le propriétaire directeur gérant actionnaire sponsor de la station devint rouge, puis très rouge, puis très très rouge. Et il ne bougea plus. Bleuet le regarda quelques instants. Il semblait être encore en vie. Mais il ne bougeait même pas un cil. Bah, ces adultes, soupira Bleuet. On dirait parfois des gamins pénibles, tout simplement. Eh bien, restez ainsi à bouder aussi longtemps que vous voulez, monsieur très riche. Je vais quitter votre station.

Bleuet sortit du chalet de style alpin ; elle voyait au loin le soleil qui se reflétait sur les flots. En avant la mer, dit Bleuet tout haut avec un grand sourire. Elle commença à dévaler la pente, qui était blanche de ce côté-ci de la « montagne ». Arrivée à mi-pente, un peu à l’écart de la piste, une grosse machine ronronnait. C’était une sorte d’énorme tuyau, qui s’enfonçait en terre, broyait tout ce qu’il aspirait et le rejetait une fois la nuit venue. C’était donc ça, le secret de la neige ! Des détritrus recyclés ! Pas étonnant que la station de ski soit proche de la ville : il fallait la « nourrir » chaque jour de déchets neufs pour fabriquer tant de neige. Certes, cette « neige » ne fondait pas en été, mais était-ce vraiment honnête de faire skier les gens sur des déchets ?

Bleut arriva en bas de la montagne et sortit par la grande porte. Là, elle rencontra deux personnes qui s'en allaient au contraire vers le sommet. Elles portaient des vêtements de ski ; il faisait 30 °C et elles ne devaient pas avoir chaud dans leurs vêtements. En effet, ce n'étaient certes pas des originaux VTF, c'étaient des copies, mais la fonction était la même. Et le prix aussi, sinon personne n'aurait voulu acheter de copies, évidemment. C'étaient des « vêtements très froids », des vêtements qui font du froid. Ainsi habillé, vous pouviez skier même en plein été, en ayant froid juste ce qu'il faut.

Bleuet se rappelait son père, qui avait demandé à toute la famille de se taire expressément quand ces vêtements avaient été pour la première fois présentés à la télévision numérique, dix ans plus tôt. Son père avait regardé les textiles avec un grand sourire et, solennel, avait déclaré à la petite famille que le futur prenait maintenant une bonne direction. Il suffirait de changer nos vêtements pour s'adapter au changement climatique. Bleuet avait été impressionné par le pouvoir de prédiction de son père. Parce qu'elle était petite et ne comprenait pas encore comment le monde tournait. En voyant ces deux personnes affublées de copies de VTF, Bleuet perdit son sourire.

– On va aller skier une dernière fois. La neige semble fraîche. ET apparemment c'est gratuit aujourd'hui. Vous aussi vous venez de skier ? Mais vous n'avez pas trop chaud sans veste froide ?

– Bon courage, leur lança Bleuet, en secouant la tête devant leur conformisme navrant. Elle allait continuer son chemin, mais elle se ravisa et leur demanda : Savez-vous où est tout le

monde ?

– Quelle question ! Mais d'où venez-vous ?

Bleuet entra alors dans une colère qu'elle n'attendait pas. Mais je viens d'ici, de la ville ! leur cria-t-elle. Je suis partie de chez moi il y a quelques jours, parce que j'en avais marre de mes parents, parce que j'en avais marre de ne pas me décider. Alors j'ai pris la décision de partir. Et j'ai aussi pris la décision d'abandonner mon téléphone portable. Parce que je veux être libre, vous comprenez ? Alors en fin de compte, ça m'est bien égal que je ne croise personne, comme ça je me sens vraiment libre. Bleuet reprit son souffle. Et vous savez que la neige, en fait, est fabriquée avec des détritits ?

Les deux personnes la dévisageaient avec commisération.

– Mais oui, on le sait. Mais quand on veut skier toute l'année, il faut bien faire quelques petits sacrifices, n'est-ce pas ? Et puis, c'est du recyclage, c'est écologique.

À leur sourire, Bleuet répondit en montrant les dents ! Elle leva les poings, les rabaissa, souffla de rage, se tourna et partit à toute allure. En route ma fille ! Loin de ces idiots qui en redemandent. Vite !

Bleuet marcha et marcha sans discontinuer. Elle dormit dans un Max Donax où elle était rentrée par la grande porte, qui était grande ouverte. Là aussi, personne en vue. Elle alluma un ordinateur. Pas de connexion internet. Tant pis. Avant de s'endormir sous une table, elle s'était fait elle-même

à manger : des frites et un hamburger énorme. Il y avait plein à manger dans les frigos.

Elle se sentait bien. Elle était seule, elle avait marché sans se poser de question toute la journée durant. Le vent s'enfonçait doucement dans ses cheveux et le soleil caressait sa peau. Elle n'avait pas besoin de stresser : le destin de la liberté décidait pour elle. Elle ne voulait rien, elle n'avait pas besoin de vouloir. Elle marchait, c'est tout. Le destin de la liberté pourvoyait à ses besoins au jour le jour. À l'école, à la maison, on lui demandait sans cesse ce qu'elle voulait. « Que veux-tu ? » : cette question résonnait chaque soir dans ses oreilles, quand elle posait la tête sur l'oreiller pour dormir. Son attitude critique vis-à-vis de la question du vouloir lui avait valu une exclusion temporaire du cours de philosophie. En cours, elle avait singé le très grand et très sage Descartes : au lieu d'écrire au tableau son fameux « je pense donc je suis », elle avait osé un « je veux donc je suis ». La professeure avait été choquée par cette boutade, le conseiller principal fut averti. Un élu local se rendit même au lycée, pour lui expliquer en long, en large et en travers que c'était très mal de critiquer la volonté. Que si la population ne voulait plus, la nation s'effondrerait. Qui dit vouloir dit avoir. Qui dit avoir dit vendre. Qui dit vendre dit produire. Cette saine logique ne pouvait pas être questionnée ni même moquée. L'élu avait menacé Bleuet d'une inscription au fichier « T », en souriant, juste pour lui faire peur.

Mais maintenant, Bleuet était libre. Libre de ces bêtises. Car sous la table du Max Donax, juste avant de s'endormir, elle avait pris une nouvelle décision, la troisième de sa vie.

Elle avait décidé de ne plus se laisser mener par le bout du nez et de chercher elle-même ce qui est vrai et ce qui est faux.

Cette nuit-là, malgré l'inconfort des pieds de table, Bleuet rêva qu'elle était au bord de la mer. Elle retournait toutes les pierres qu'elle trouvait sur la plage, et dessous elle lisait soit « vrai » soit « faux ». Et plus elle retournait de pierres, plus elle était grande et plus elle avait confiance en elle.

LE PRIX DE LA LIBERTÉ ?

Le lendemain, quand Bleuet sortit du « fast food », elle fit quelques pas puis s'arrêta. L'air avait changé ! Il y avait dans l'air une odeur légère et ... cristalline. Elle huma encore. Que ça sentait bon ! C'était l'air qui venait de la mer. Elle n'avait plus qu'à faire confiance à son nez pour continuer son périple.

Elle quitta l'ombre du bâtiment, et l'air se mit à tourbillonner en tous sens autour d'elle. Et à l'odeur légère et cristalline se mêlèrent des mèches noires de fumée. Qu'est-ce qui se passait encore ? Bleuet, tout en marchant dans le sens de pente, vers la mer, regardait tout autour d'elle. La fumée venait de très loin. Elle voulait savoir d'où précisément. Elle avisa alors une caserne de pompiers. Elle y entra – elle était vide. Personne, nulle part. Elle ouvrit la porte de la grande tour pour faire sécher les tuyaux et elle monta rapidement les marches jusqu'en haut. Oh non ! La fumée venait de la mer ! Plus précisément d'un grand bâtiment blanc au bord de la plage. Elle utilisa la longue vue fixée au sommet de la tour, et elle vit quelqu'un qui faisait un grand feu sur le toit du grand bâtiment. L'homme jetait et jetait des poignées de petites choses rectangulaires dans le feu, tout en dansant et en tournoyant. Était-il fou ? Et personne pour l'arrêter. Bleuet parcourut les

alentours avec la longue vue, espérant identifier une autre présence humaine. Sans succès.

Mais où étaient-ils donc tous passés ? Zut ! Bleuet fut traversée par un grand doute. Et sa famille ? S'il leur était arrivé quelque chose de grave ? Mais le chemin de la liberté ? La liberté vers la mer et le ciel, qui se rejoignaient en un grand bleu immense... Devait-elle l'abandonner après seulement quelques jours et retourner maintenant en ville, subir à nouveau le conformisme navrant de ses parents et de l'école ? Bleuet respira à fond. Une fois. Deux fois. Trois fois. Au diable tout le monde ! Je suis libre, c'est à moi que la liberté appartient, alors je continue le chemin.

Cette nouvelle décision ravit Bleuet, qui redescendit la tour des pompiers en chantonant et en sautillant dans l'escalier. Elle avait confiance en elle, et elle assumerait les conséquences de ses décisions. Car même si certaines conséquences devaient être désagréables, certaines autres seraient au contraire très bénéfiques. Elle en était convaincue.

Cette fois, plus de grands magasins à traverser, mais des zones pavillonnaires à perte de vue. Et que de rond-points ! Bleuet s'amusa à recenser tout ce qui tournait en rond dans la vie : les voitures, les cyclistes, les idées, les nouveautés. Les adultes. Tout revenait toujours au même point, tout tournait toujours sans cesse mais rien ne bougeait vraiment. Bleuet jugea que la spirale était une figure géométrique bien plus épanouissante que le cercle, qui est le symbole de la finitude et de l'éternel retour du même. Dans une spirale, on tourne aussi en rond, mais au moins on s'élève. Ce serait marrant de rempla-

cer tous les rond-points par des spirales ! Vous entrez dans la spirale, et en ressortant vous ne seriez plus la même personne. Vous auriez évolué. À l'école il faudrait des spirales obligatoires pour tous les élèves. Et surtout pour les professeurs. Et en politique il faudrait des spirales aussi, qui fassent monter rapidement ceux qui ont du mérite et des idées, et qui fasse descendre rapidement les filous et les profiteurs.

De rond-point en rond-point, Bleuet marchait et traversait toutes les zones pavillonnaires. Le style des maisons y était uniforme, indiquant avec certitude les années de construction de tel ou tel quartier. Bleuet pensa à sa maison. C'était une maison moderne. Aucune pièce ne faisait plus de neuf mètres carré, pour réduire les factures de chauffage. Mais ses parents, en fin calculateurs, avaient conçu une maison avec vingt-cinq pièces, si bien que chacun en avait au moins six à sa disposition ! Bleuet ne comprenait donc pas vraiment pourquoi cette loi de construction écologique permettait de réduire les factures de chauffage.

Bleuet fit une pause. Là encore, personne en vue. Pas âme qui vive. Pas un chien qui aboie, pas un chat qui miaule. Elle scruta quelques fenêtres, dans l'espoir d'apercevoir des gens à l'intérieur des maisons. Mais rien ne bougeait, ni dehors ni dedans. Où étaient-ils tous ? Partis pour faire les soldes de fin août ? Partis pour faire la queue devant les grandes surfaces, pour acheter avec soixante pour cent de réduction le tout dernier smartphone ? Bleuet avait déjà participé à un tel événement populaire et festif, il y a six ans. Comme quatre-vingt-dix pour cent des habitants de sa ville, avec sa mère elle avait attendu presque trois jours dans la file. Sa file avait d'ailleurs

fini deuxième au concours national : sa longueur avait atteint les huit kilomètres. Tout du long de la file, des employés de la grande surface vendaient de quoi boire et manger, de quoi dormir aussi. Même des toilettes personnelles portatives étaient vendues. Certaines personnes les revendaient après usage, avec un prix cent fois inférieur aux neuves, aux autres personnes de la file. Sans le dire à sa mère, Bleuet en avait acheté une. Oui, c'était une décision qu'elle avait prise, et quelle erreur ! Durant la deuxième nuit d'attente dans la file, les toilettes – biodégradables – avaient commencé à se transformer en compost liquide. Beurk ! Bleuet en avait eu les pieds mouillés, sa mère l'avait grondée et elle l'avait bien mérité. Depuis ce moment-là, elle n'avait plus pris aucune décision !

Ces souvenirs angoissèrent Bleuet. Mais où étaient les gens maintenant ? Était-elle vraiment toute seule ? Était-ce ça le prix de la liberté ? La liberté se payait-elle nécessairement par la solitude ? Pour ne pas se laisser envahir par le doute, elle se remit en marche. Elle commença presque à courir. Le vent lui amenait dans les narines cette odeur si agréable rencontrée le matin-même, et aussi une odeur de plastique ou de papier brûlé.

Mais, perdue dans ses pensées, Bleuet glissa. Elle se retrouva assise sur les fesses au milieu de la route, elle regarda par terre : c'était du sable. Oui ! Elle avait glissé sur du sable. La mer était toute proche. Elle se releva et reprit sa course à petites foulées. Pour ne pas avoir de point de côté, elle se retenait de courir trop vite. Bleuet aimait courir. Mais elle avait l'impression d'être victime d'une injustice : que seuls les

enfants et les adolescents pouvaient avoir des points de côté. Jamais un adulte ne s'en plaignait, mais elle et ses camarades de classe en attrapaient toujours. « Faire du sport, c'est dépasser la souffrance ! » aimait à clamer leur professeur. Un jour, de l'autre côté du grillage du stade où ils couraient, un individu louche avait brandi une pancarte. Dessus avait été peintes des lettres bancales, à la va-vite : « Arrêtez de vous gaver de produits ultra-transformés, vous n'aurez plus de points de côté, vous n'aurez plus d'acné et vous ne serez plus gros ». L'homme avait tenu haut sa pancarte pour que les élèves puissent la lire ; le professeur avait appelé quelqu'un avec son smartphone et des policiers avaient attrapé l'homme quelques instants plus tard. Ils l'avaient jeté au sol puis engoncé dans une camisole de force. De retour au lycée, le professeur de sport avait expliqué aux élèves que cette personne n'avait pas l'agrément ministériel n°4517-b, et donc que ses opinions pouvaient nuire à la bonne éducation de la jeunesse. De plus, il était certainement fiché « T », libre-penseur.

Le sable était de plus en plus visible dans les jardins et sur le bord des routes. Les maisons devenaient moins nombreuses. Des palmiers bordaient maintenant les routes, et régulièrement Bleuet voyait des gros massifs de fleurs, de toutes les couleurs. Mais elle soupira en voyant une énorme affiche publicitaire. C'était un bébé à la plage, habillé dans une combinaison VTF intégrale ! On ne voyait que deux petites mains qui émergeaient de la combinaison, qui ressemblait en fait à un sac gonflé d'air. À côté la maman bronçait sur le sable. Le slogan était navrant : « Il n'y a pas d'âge pour avoir froid à la plage : quand maman a chaud, bébé a froid ! » Bleuet commençait à comprendre que les publicités influençaient ses parents, son

frère, elle-même. Mais pour l'instant, elle courait, elle était libre, la plage était toute proche.

LE FOU SUR LE TOIT

La route menait droit au grand bâtiment blanc aperçu plus tôt. C'était un hôtel dix étoiles. Toujours personne en vue. Bleuet entra par la petite porte, dans l'espoir de surprendre au moins une femme de ménage faisant son travail. Mais non, personne. Sauf le pyromane, sur le toit. Bleuet passa à côté de la piscine. Elle s'arrêta : on y avait jeté des centaines de bouteilles de champagne. Et un veau gonflable, en plastique, flottait au milieu. Qu'est-ce qui s'était passé là ? Elle prit l'ascenseur, sortit au dernier étage et trouva la porte menant au toit. Une fois à l'air libre, elle le vit qui dansait et tournoyait, en hurlant des phrases incompréhensibles. Le pyromane.

La jeune fille se rapprocha du drôle de bonhomme. Il portait une montre en or à chaque poignet. Il avait un costume noir, sur lequel quelqu'un avait peint en rouge « costume à quatre-mille euros », sur le dos. Tout autour du feu, il y avait des cartons et, régulièrement l'homme se penchait pour y prendre une chose rectangulaire et la jeter dans le feu. Des étincelles se produisaient alors, et ça faisait un « pouf » de fumée noire et très irritante pour la gorge.

– Et encore un ! C'est tout nouveau, c'est tout beau, c'est

inutile, mais si vous l'achetez vous serez heureux ! criait l'homme.

– Qui êtes-vous ? demanda Bleuet.

– Qui ? Moi ? Oh oh oh ! Tu ne vois donc pas que je suis riche ? Donc tu ne devrais pas me poser de questions. Tu ne devrais pas m'adresser la parole. Non non non ! Et l'homme jeta un nouvel objet rectangulaire dans le feu. Puis il prit une bouteille contenant une liqueur marron, la bûta entièrement et s'écroula sur le sol. Il se mit à rire.

– Oui, vous ! Pourquoi dites-vous que je ne devrais pas vous parler ? Et qu'est-ce que vous brûlez ? Et pourquoi ?

– Doucement les questions, doucement ! Ma tête ! Ça résonne dedans comme une cloche fendue !

L'homme la regarda, et sourit de façon inquiétante.

– Tu sais que je peux t'acheter ? Je suis très riche, je vais t'acheter et tu feras tout ce que je veux.

– Vous êtes fou !

– Oh non, c'est tout à fait normal pour les gens comme moi d'acheter les gens comme vous. Je suis banquier, moi ! Banquier ! L'argent, tout l'argent, tout est à moi ! Tu crois que les sous dans ta tirelire sont à toi, mais non. Non non ! Ils sont à moi. Je les prends quand tu achètes un bidule inutile, quelque chose à la mode si possible auquel tu ne peux pas résister, toi

ou tes parents. Et tes sous, je les transforme en argent virtuel, et cet argent je le parie à la Bourse. Je fais des paris, je parie que la valeur du blé va monter et que celle des chemises va descendre. Je paie ceux qui font les prix du blé et des chemises, mais en secret bien sûr. Et les prix montent, donc je gagne le pari, donc je deviens riche. Ouais !

Et l'homme se mit à pleurer. Et à pleurer, sans discontinuer. Bleuët eut pitié de lui, malgré son arrogance.

– Qu'est que vous jetez dans le feu ?

Tout en continuant de pleurnicher, l'homme lui répondit.

– Ce sont des cartes bancaires. Et des smartphones. Tu sais, ce dernier modèle extra-plat et extra-léger ? Au format d'une carte bancaire justement. Pour téléphoner et payer en même temps. Ou l'inverse.

– Pourquoi les jetez-vous ?

– Mais tu es idiot ou quoi ? Tu ne vois pas ? Tu ne vois pas que c'est fini ? La Bourse a fermé, sans préciser de date de réouverture. Finis les paris ! Finie ma richesse ! Et ils disent que c'est de ma faute. Les goujats ! Alors que c'est moi qui connais la vérité. Moi seul !

– Vous avez fait quoi ? Et ça explique pourquoi je n'ai pas vu personne depuis plusieurs jours ?

– Oui, tout est de ma faute. Mais j'ai fait ce que je considé-

rais comme juste et honnête. J'ai parié tout l'argent que toutes les banques du monde m'avaient prêté, lors d'un seul pari : le pari de faire monter sans cesse les prix du blé et des autres récoltes. Car les gens ont besoin de manger. Ils doivent manger. Donc ils auraient dû donner tout leur argent. Mais ils ont refusé de payer ! Les égoïstes ! Au lieu de ça, ils sont tous allés retirer leur argent, aux automates des banques. Tous, en même temps ! Et le système informatique s'est bloqué ! Tous les processeurs ont surchauffé. Voilà. En cinq minutes, tout était fini. Plus d'argent. Pour personne. Donc plus personne pour acheter les derniers téléphones. Pour utiliser les cartes bancaires. Alors j'ai décidé de tout brûler. Tout finit dans le feu. Le feu purifie.

L'homme se releva et reprit sa danse bancaire. Il attrapa un carton entier de smartphones et le jeta dans le feu en rugissant. Il était devenu fou !

Bleuet le laissa à sa folie. Elle n'avait pas compris toutes ses explications, mais elle avait maintenant peur pour sa famille. Il s'était passé quelque chose de grave avec l'argent. Et ça rendait les gens fous. Elle reprit son chemin ; son objectif n'était plus très loin. Il ne lui restait que les jardins de l'hôtel à traverser pour arriver à la plage. Et là, elle serait totalement libre ! Enfin, totalement libre !

LE SAGE DE LA PLAGE

Dans le jardin, elle croisa un autre fou. Il poussait une brouette, remplie de pièces rondes, jaunes et brillantes. Tous les dix centimètres, avec une petite pelle il faisait un trou dans la pelouse verte, il y jetait une pièce, arrosait et recouvrait de terre. « Petite pièce en or, je te sème, je te sème. Un peu d'eau, oh oh oh ! Pousses-bien, je reviens ! » Il allait faire un nouveau trou quand il remarqua Bleuet. Il se figea. Ses yeux étaient rivés sur elle. Il lui demanda sans ciller :

– « Tu veux manger une pièce ? C'est du bon or, tu sais. De l'or tout frais, sorti du coffre de la banque. Frais et chaud. Et doux. Il fond sous la langue. Si tu en manges, tu seras riche pour toujours. » Il lâcha la pelle et partit en courant, les bras tendus à l'horizontale et imitant le bruit d'un avion. « Vive la liberté ! L'or c'est la liberté ! Je suis le maître de l'or, donc je suis libre ! ».

Le pauvre avait complètement perdu la tête. Heureusement, le bruit des premières vagues ramena Bleuet à la réalité.

Enfin, elle posa les pieds sur la plage. Du sable rentra dans ses ballerines. Elles les enleva. Elle alla jusqu'à l'eau, y mouilla

ses pieds, et marcha sans s'arrêter. La plage était immense. Elle marcha tout le reste de la journée. Elle était heureuse ! Elle avait pris une décision, elle s'y était tenue, et maintenant elle avait atteint son objectif.

La nuit tombait. Où dormir ? Au loin, elle aperçut une lueur. Quelqu'un faisait un feu sur la plage. Encore un fou ? Bleuet se rapprocha. Non, cette personne semblait saine d'esprit. Elle faisait cuire deux poissons sur des broches, au-dessus des flammes.

– « Viens, il y en a un pour toi. N'aie pas peur.

Bleuet sourit. Enfin quelqu'un de normal avec qui parler.

– Tu dois manger et te reposer. Demain, tu devras terminer ton périple. Ta famille a besoin de toi.

– Comment savez-vous ça ? Et puis, je suis une femme libre ! Vous n'avez pas le droit de me dire ce que je dois faire.

L'homme sourit. Il enleva son vieux chapeau de paille. C'était le jardinier qu'elle avait rencontré quelques jours plus tôt !

– Tu m'avais dit que tu allais à la mer. Alors je t'ai attendu.

– Mais comment êtes-vous arrivé avant moi ? Vous avez pris une voiture ?

– Non, un riche ami m'a pris dans son hélicoptère et m'a

déposé ici.

– Très drôle ! Je ne suis plus une enfant dont on peut se jouer avec des histoires à dormir debout, rétorqua vivement Bleuet.

– C'est évident, mademoiselle. En vérité, je suis venu en voiture. J'ai une très vieille voiture qui fonctionne avec un carburant.

– Mais on ne vend plus de carburant depuis au moins vingt ans ! Et les voitures modernes ne fonctionnent que si on y insère une carte bancaire. Or j'ai compris que le système bancaire s'est effondré. Donc que plus rien ne fonctionne. Plus rien du tout.

L'homme regardait les poissons qui cuisaient. Des gouttes de graisse tombaient dans les flammes, produisant une odeur très agréable. Bleuet se rendit compte qu'elle avait très faim.

– Il me restait quelques litres de carburant, que j'ai utilisés pour venir ici. Heureusement, la police n'existe plus non plus. En temps normal, on m'aurait mis en prison pour avoir osé utiliser un véhicule à moteur thermique.

– Oui, vous n'êtes pas respectueux de la planète.

L'homme la regarda avec dureté.

– Et toi ? Que respectes-tu ? Tu as vécu comme toute le monde jusqu'à présent. Sans te poser beaucoup de questions.

Du moins, tu t'es posé des questions, mais tu as renoncé à prendre des décisions. Tu voulais qu'on décide à ta place, pour les moindres petites choses de la vie quotidienne. Et pour les grands moments de la vie aussi. Tu es une jeune femme, donc tu as reçu, et certainement lu, le « Livre pour la femme », que la plus grande surface commerciale de ta ville a dû offrir à tes parents ? Tu y as lu qu'on a tout prévu pour toi : tes loisirs à l'adolescence, tes études, tes loisirs de jeune adulte, comment investir ton argent, quels emprunts faire, comment gagner plus d'argent, etc.

Oui, ce type était un libre-penseur, ça ne faisait plus aucun doute maintenant, pensa Bleuë. Bon, cette fois, je ne peux pas partir plus loin, je suis arrivée au bout de mon chemin. Alors je vais répondre à ses questions, et ça lui montrera que je suis une adulte qui sait prendre des décisions et qui est libre de son destin.

– Oui je l'ai lu, cet horrible livre. Et ça ne m'a pas plu. Mais je ne sais pas exactement pourquoi.

– Oui ou non, selon toi, est-ce un bon livre ?

– Eh bien... euh... je ne sais pas. Peut-être que je suis encore un peu jeune pour juger ce livre. Peut-être que...

– Bla bla bla ! Ne vois-tu pas que ce livre, offert par la grande surface, sponsorisé par la banque, qui a l'agrément 4517-b du ministère de l'éducation, te rend conforme aux exigences des banquiers ? Des banquiers comme celui que tu as rencontré sur le toit de l'hôtel. Avec ce livre, ils t'incitent à ne

pas penser par toi-même. Puis ils s'assurent que tu regardes les mêmes publicités que tout le monde, que tu suis la mode comme tout le monde : habits, sacs à dos, chaussures, téléphones, jeux... Ils s'assurent que tu ne réfléchis pas par toi-même et que tu suis le troupeau.

Oui, c'était bien ça que Bleuet ressentait depuis l'enfance. Elle n'arrivait pas à être elle-même, parce que tout ce qu'elle voyait n'avait qu'un objectif : faire d'elle une acheteuse compulsive. Comme son père, comme sa mère, comme son frère. Elle avait maintenant compris. Le sage continua.

– La réflexion mène au doute. Le doute est désagréable. Pourtant la réflexion est libératrice ! Or on vous inculque la haine de la réflexion en attisant sans cesse le besoin de sécurité. On vous inculque qu'on est en sécurité quand on fait comme tout le monde. Donc qu'on est en sécurité quand on s'abstient de réfléchir.

Bleuet regardait le vieillard enchaîner sans pause les réflexions, comme si elle n'était plus là. Elle le laissait faire, car elle sentait que ça lui faisait du bien de pouvoir parler à quelqu'un. Fiché T, il avait passé de longues années dans la solitude. Mais quand il recommença de zéro ses explications, elle l'interrompit.

– Savez-vous où sont passés les gens ?

– Ta famille, comme toutes les autres familles et comme tous les gens qui vivent seuls, même les fichés T, se trouve à la banque centrale.

La banque centrale ? C'est pour ça que Bleuet n'avait rencontré quasiment personne : la banque centrale était, comme son nom l'indique, au centre du pays. Soit dans la direction opposée à celle que Bleuet avait suivie.

– Et qu'y font-ils ? demanda-t-elle.

– Ils prient. Dans la banque et tout autour, sur la grande place de l'Argent, ils prient.

– Ah. Mais... pourquoi ?

– Ils n'ont plus rien. Ils ont tout perdu. La banque centrale est l'origine de l'argent. Les banquiers ont perdu leur pari, donc tout l'argent s'est volatilisé. La dette est énorme, toutes les banques ont dilapidé l'argent de leurs clients dans ce pari. La banque centrale a donné tout son stock d'argent aux banques, pour les renflouer, mais l'argent s'est volatilisé aussi vite. Il n'y a tout simplement plus d'argent. Or la dette est énorme. Personne ne sait quoi faire. Et les ordinateurs ont tous disjoncté. Il n'y a vraiment plus rien. C'est la fin d'un système. Il ne reste que la prière.

Bleuet écoutait avec concentration. Le sage parlait un langage économique qui n'était pas si clair que ça.

– Mais tu sais quoi faire, n'est-ce pas Bleuet ? Tu connais la solution.

– Les prières ne servent à rien, osa dire Bleuet. Ils prient depuis plusieurs jours maintenant. Ils doivent arrêter, ils

doivent manger à nouveau.

– Oui, leur temps de vie est compté. La dernière image transmise par internet les montrait tous, les visages tournés vers le symbole de l'argent, un énorme dollar en or massif de cent mètres de hauteur, au centre de la place de l'Argent. Ils répétaient en boucle « Vive l'Argent ! ». Certains commençaient à perdre la raison, mimant le geste de paiement avec leur smartphone.

Mimer le geste de paiement par smartphone ! Bleuet compris que la société était au plus bas. Au point de non-retour. Avait-elle vraiment en elle la solution, comme le prétendait le vieillard ?

– Si, tu sais quoi faire. Mangeons, puis il faudra que tu dormes. Tu t'endormiras en regardant les étoiles et en écoutant les vagues. Et demain tu seras en pleine forme pour ton nouveau voyage.

Ils mangèrent, et Bleuet s'endormit en regardant le ciel.

LE GRAND RÉVEIL

Cela faisait maintenant trois jours que Bleuet avait quitté le sage de la plage. Ou bien était-il le sage du jardin ? Au petit matin, répondant à ses questions, il lui avait expliqué ce qu'était la libre-pensée. Elle avait trouvé ça très intéressant et s'était promise, une fois que la vie aurait repris son cours, de lire les grands libres-penseurs des temps passés et présents. Mais pour l'instant, elle marchait sans faiblir. La route était devenue dure sous ses pieds. Elle avait faim et soif, elle puait la sueur. À la sortie d'une vallée, enfin, elle aperçut la capitale, au centre du pays. Et, dépassant toutes les autres constructions, le symbole du dollar-roi. Ses parents étaient là. Bientôt, elle leur expliquerait, pour que le monde reprenne vie.

Ces trois journées de marche avaient été difficiles. Dans cette direction, les routes étaient encombrées de véhicules immobilisés. Plus que les véhicules, dans la frénésie pour rejoindre au plus vite la banque centrale, les gens avaient jeté tout ce qu'ils possédaient. Obnubilés par le symbole du dollar et l'idée que l'argent puisse réapparaître si tout le monde priait avec ferveur, les gens avaient jeté jusqu'à leurs smartphones.

C'était un atout considérable pour le plan de Bleuet. Cela

faisait plusieurs jours que les cerveaux n'avaient pas été remplis de messages publicitaires personnalisés et d'annonces du gouvernement. Annonces qui étaient en fait diffusées sous forme de publicités financées par la grande distribution commerciale et par les banques, évidemment. Il n'y avait aucun échappatoire aux banques et à la grande distribution, comprenait-elle enfin. Les banques et les marchands avaient la mainmise sur tous les esprits, du berceau à la tombe.

C'était ce qu'on faisait croire au peuple. À force de voir des publicités dans toutes les rues, dans tous les bus, dans tous les métros, dans tous les smartphones, au bas de tous les courriers électroniques, tout le monde avait fini par croire à leur contenu. Tout le monde avait fini par croire que le bonheur réside uniquement dans l'argent et dans la consommation.

Mais Bleuet, en fait devenue elle-même libre penseuse, comprenait qu'un autre monde était possible. Et pour ce que nouveau monde advienne, il fallait d'abord en jeter les graines dans tous les cerveaux.

Enthousiasmée, et fatiguée par sa longue marche, Bleuet levait de moins en moins les pieds. Elle réfléchissait au nom à donner à son plan, quand la semelle de sa ballerine se déchira au contact de l'asphalte. Et Bleuet se retrouva assise au milieu de la route.

Elle pleura, de fatigue mais aussi de pitié, en pensant à ces personnes égoïstes et fainéantes qui avaient mené le pays au bord du précipice. Elle respira à fond une fois. Deux fois. Trois fois. Ses larmes cessèrent. Maintenant, rien ne pouvait

l'arrêter, car elle avait un plan pour ramener sa famille à la vie. Et tout son pays.

C'est en courant qu'elle arriva enfin sur la grande place de l'Argent. Tout le peuple y était réuni. Beaucoup étaient debouts, depuis plus d'une semaine maintenant. Ils oscillaient tous en synchronie, de gauche à droite. Un léger murmure sortait de leurs bouche : « Argent, cher argent, reviens-nous. Nous t'aimons, nous te chérissons. Nous sommes tes enfants. Nous attendons ta bénédiction. Rend-nous heureux, libère-nous des dettes et du libre-arbitre. Rend-nous notre destin de meilleur client de l'année. Cher argent, reviens et béni-nous avec tes meilleurs taux d'intérêts ».

Bleuet chercha sa famille, en vain. Après plusieurs heures, elle ne les trouvait toujours pas. Étaient-ils dans la banque centrale ? C'est possible, car sa mère avait accumulé énormément de bons de réductions et de points de fidélités aux caisses enregistreuses de la banque installées dans les supermarchés pour payer les courses. Cela lui avait peut-être donné le droit d'entrer dans le saint des saints, la banque centrale.

En effet, après être entrée par la grande porte, après s'être faufilée entre tous ces gens debouts et psalmodiant, Bleuet les retrouva. « Papa ! Maman ! Frérot ! Je suis là, je suis là. » Ses larmes coulaient sans retenue. Elle les prit dans ses bras. Mais ils ne bougeaient pas. Ils ne réagissaient pas. Ils ne la voyaient pas.

Bleuet compris qu'il n'y avait pas un instant à perdre. Elle se rappela les paroles du sage, ce soir-là sur la plage en man-

geant du poisson :

« Tu dois croire en ce que tu fais. Si tu as trouvé ton chemin de liberté, c'est que c'était ton destin de devenir libre. Et une fois devenue libre, tu amèneras la liberté aux gens.

– Mais je ne comprends pas. J'ai pris ma décision il y a plusieurs jours et c'est vrai que je suis devenue libre. Mais je suis seule. Je suis seule sur mon chemin de liberté. À quoi ça sert d'être libre si le prix à payer est de vivre dans la solitude. Comme vous. Oui, vous êtes sage, mais vous êtes seul, avait-elle dit en n'osant pas croiser ses yeux.

– Non Bleuet, tu te trompes. Le prix de la liberté n'est pas de demeurer seul, mais d'être libre de ses émotions et de ses décisions *parmi* les autres individus. La liberté se vit *avec* les gens.

Bleuet avait médité ces paroles en marchant jusqu'à la capitale, et elle avait compris que le grand mal qui rongait la société était non pas directement l'argent, mais la solitude. L'argent faisait croire aux gens que d'acheter uniquement et toujours les nouveautés, leur permettait de vivre avec les autres. Avec les amis, avec les camarades de classe, avec la famille, en partageant tout sur internet grâce au smartphone dernier cri. Mais c'était un mensonge. En réalité, parce que tout le monde possédait le même objet, tout le monde se sentait seul. Il n'y avait plus besoin de parler avec personne, parce que toute autre personne avait les mêmes objets nouveaux comme vous. Tout le monde achetait les dernières nouveautés. Tout le monde pensait, comme vous, à acheter les prochains

objets nouveaux qui sortiraient et seraient le plus à la mode. Plus les publicités vantaient des produits pour mettre en valeur la personnalité de chacun, plus les gens étaient en fait devenus identiques. Standardisés. Normés. Conformés. Or auparavant, quand les techniques et les objets n'étaient pas soumis aux banques, c'étaient leurs *différences* qui faisaient que les gens se parlaient entre eux. Ils se demandaient : comment fais-tu ceci ? Ou cela ? Moi j'ai fais ça, et toi ? Tu veux qu'on passe un moment ensemble ? Qu'on partage ce gâteau, tu me diras ce que tu en penses. Tu vas bien ? Ou encore : tu as vu ce beau coucher de soleil ? Ces beaux nuages qui ressemblent à des moutons ?

C'était le vieux sage de la plage qui lui avait raconté comment les gens vivaient auparavant. Les gens s'enrichissaient de leurs différences. Bleuét avait tout de suite ressenti quelque chose, en son for intérieur. Ça, c'était la vraie vie, le vieux avait raison. Les jeux-concours sur la table hologrammatique, les addictions aux jeux on-line de son frère, la fièvre acheteuse de ses parents, tout cela n'était que mensonge.

Et maintenant Bleuét allait faire oublier ce mensonge à tout le monde. À tout le peuple réuni ici.

Léa prit la main de son père et la mit dans celle sa mère. Et elle mit la main de son frère dans celle de sa mère. La seconde main de son frère fut mise dans celle de son voisin. Et l'autre main de son voisin dans celle du voisin, et ainsi de suite. Bleuét courait et courait, mettait les mains dans les mains, tant et si bien que, après plusieurs heures, sur la place et dans la banque, toutes les personnes se tenaient la main. Elles for-

maient, toutes ensemble ainsi réunies, une gigantesque chaîne d'union. Bleuet termina de mettre la main dans la main au centre de la grande place. La dernière personne de la chaîne était un petit enfant. Dans sa main, Bleuet avait mis la main de sa mère. Bleuet grimpa alors sur le symbole doré et gigantesque du dieu-dollar. Elle contempla la grande chaîne humaine. Son travail n'était pas fini ; elle voyait la chaîne onduler parce que chaque personne, debout ou assise, continuait à psalmodier le cantique de l'argent. Elle redescendit donc par terre, prit la main libre du petit enfant, et lui murmura quelques mots à l'oreille.

ÉPILOGUE

Cinquante années plus tard, une fille de huit ans et son frère de six ans jouaient dans un jardin verdoyant. Ils jouaient à cache-cache, parce que le saule-pleureur du jardin était un bel et grand arbre tout à fait adapté aux jeux des enfants imaginatifs. Mais en entendant la porte de la maison s'ouvrir, ils arrêtaient de jouer et ils se ruèrent vers la vieille dame qui sortait.

– Mamie, mamie, dis-nous encore les mots magiques !

– Ah, je suis certaine que vous les connaissez. Venez avec moi à la table, au soleil. J'ai fait du pain d'épice qui va vous faire plaisir.

Les enfants la suivirent. Ils s'assirent tous autour de la petite table. La fillette prit la main de son frère dans la sienne, et le garçon prit la main de sa grand-mère dans la sienne.

– Grand-mère Bleuet, vas-y, on est prêts. Redis-nous comment tu as fait revivre le monde.

Bleuet les regarda avec tendresse. Ils grandissaient si vite, ils s'épanouissaient si vite, dans ce nouveau monde qui ignorait

l'argent. Bleuét pensa à ces tristes années de soumission et de solitude, qui avaient duré un siècle entier. Durant ce siècle une solitude puissante avait conquis le cœur de tous les habitants... Elle se remémora son périple. Elle avait su se décider, elle avait osé partir sur le chemin de la liberté. Elle avait rencontré des fous, des vrais, et elle avait écouté un vieil homme qu'on disait fou et dangereux, mais qui ne l'était pas du tout. Et pour finir, elle avait su écouter son propre cœur. Elle dit à ses petits-enfants :

– Tout le monde récitait à voix basse le cantique de l'argent. Mais chaque personne était seule, terriblement seule. Alors j'ai couru et j'ai mis les mains dans les mains, de tout le monde réuni sur la grande place. Si bien qu'à la fin, tout le monde se tenait la main. Mais les lèvres s'agitaient encore...

– Ils récitaient sans cesse le cantique et ils étaient seuls, dirent en chœur les petits-enfants, tout excités en attendant que leur grand-mère dise enfin les mots.

– Oui, ils étaient seuls. Isolés. Alors j'ai dit à ce petit enfant, qui était plus petit que vous...

– C'est le directeur de l'école, c'est lui n'est-ce pas ?

– Oui, c'est lui, il a bien grandi depuis, en effet. Il tenait la main de sa mère dans la sienne. J'ai pris son autre main dans la mienne, je l'ai faite monter et descendre doucement et je lui ai dit, au creux de l'oreille : « Je sens la chaleur de ta main dans la mienne. Je suis si contente que tu sois là. Regarde-moi. Souris-moi. Je n'ai besoin de rien d'autre. Répète ces

mots à l'autre personne dont tu tiens la main. »

Le petit enfant avait écouté, sans bouger. Puis il avait lentement tourné sa tête vers elle. Il la regardait et une petite étincelle apparût au fond de ses yeux. La petite étincelle grandit et il se mit à sourire et à rigoler. Puis il se tourna vers sa mère, il fit monter et descendre doucement leurs mains unies, et il lui répéta les paroles de Bleuet. Sa mère, après quelques instants, se réveilla elle aussi. Elle transmet le geste et les paroles à son voisin. Et ainsi de suite. Il fallut quelques heures pour que les parents et le frère de Bleuet se réveillent à leur tour. Ils se retrouvèrent enfin et ils étaient si joyeux ! Sur toute la place, les gens se tenaient par la main, se prenaient dans les bras. Rires, sourires et pleurs de joie se voyaient sur les visages.

Une fois les têtes et les cœurs réveillés, tous se tournèrent vers le symbole du dollar-roi. Il fut démonté en quelques heures. Quant à la banque centrale, elle devint une école, où on enseignait les mathématiques selon les méthodes de Maria Montessori. Le monde changea du tout au tout : des lois furent votées pour interdire de tirer profit des valeurs humaines telles que la confiance, l'amitié, le respect, la conscience professionnelle, le soin au malade et aux vieilles personnes, la fraternité. Bien sûr, l'usage de l'argent fut aboli. Seuls les banquiers et autres marchands adoreurs de l'argent, qui étaient restés seuls dans leur folie, demeurèrent en esprit dans ce petit monde imaginaire régi par le dollar-roi. Par commisération pour eux, quand des enfants les rencontraient ils discutaient avec eux des vieilles croyances tels que la carte bancaire, le smartphone avec lequel on payait en l'agitant de gauche à droite ou encore l'économie capitaliste.

Le vieux monde n'était plus qu'un souvenir. Désormais les enfants grandissaient dans la sécurité des adultes qui les portaient à nouveau dans les bras, à la place de leur ordinateur. Les adolescents s'épanouissaient grâce aux poignées de main que les adultes leur donnaient en signe de transmission et de confiance. C'était un monde sans argent qui était advenu grâce à Bleuet, la jeune fille qui avait pris le chemin de la liberté. Le chemin bleu.

Du même auteur aux éditions BoD :

Savoir-faire

L'élevage professionnel d'insectes

La gestion des insectes en agriculture naturelle

L'agroécologie cours théorique

L'agroécologie cours technique

Essais

Nagesi

Réflexions politiques

À la recherche de la morale française

L'agroécologie c'est super cool !

T.1 Quand la nuit vient au jardin

- les émotions déplaisantes en agroécologie

Sens de la vie et pseudo-sciences

Pensées cristallisées

T.2 Le bonheur au jardin agroécologique

Nouvelles

Les secrets de Montfort

Saint-Lô Futur

Site internet : jardindesfrenes.com

Mise en page : Benoît R. Sorel

Mise en ligne : avril 2019